



Discours au Prince's Hall (31 juillet 1888)

Quel est le but pratique pour lequel il faut unir, en ce moment, les États de l'Europe ? Je le répète, en un seul mot, et très nettement : c'est à employer la force pour la destruction de l'esclavage africain. Le mal est trop profond, trop étendu, pour que l'on puisse le vaincre autrement, désormais, avant qu'il n'ait consommé son œuvre.

Par la persuasion, les missionnaires pourront bien convertir des peuplades isolées ; ils sont trop peu nombreux pour que leur action se fasse sentir sur la vaste étendue de l'intérieur africain. Pendant ce temps, la destruction va si vite que tout aura disparu. J'en dis autant de la charité et du rachat des esclaves. Plusieurs l'ont proposé, dans un sentiment de compassion généreuse, pour soustraire, du moins, quelques victimes à leur triste sort. Dieu me préserve de détourner les chrétiens d'un sentiment si conforme à leur loi. La charité en est le premier précepte. Mais, d'une part, comment trouver les sommes suffisantes pour le rachat de tant d'esclaves, et, de l'autre, ce rachat lui-même ne serait-il pas un encouragement donné à la cupidité des esclavagistes ? Si le rachat est rendu certain, la chasse à l'esclave trouvera des raisons nouvelles pour s'étendre.

Ce qu'il faut, je le dis encore, c'est la force, une force pacifique, sans doute, et seulement destinée à la défense, mais une force armée. On l'a bien vu pour la traite coloniale, où tout a été inutile, jusqu'au jour où les vaisseaux anglais, français, américains ont dressé devant les négriers une insurmontable barrière. Ils la maintiennent aujourd'hui dans l'Océan Indien pour empêcher le transport des esclaves en Asie. Sans doute, ils ne réussissent pas à tout empêcher, parce que, grâce à la brièveté des trajets, ils peuvent être accomplis par les dahous arabes, à la faveur des ténèbres. Mais enfin ils inspirent la crainte. Je ne puis qu'en féliciter hautement le gouvernement britannique, dont le récent Blue-Book nous montre la persévérance.

Mais, pour l'esclavage de terre, les croisières sont insuffisantes. Il faut y ajouter, suivant la pensée de votre grand Gordon (applaudissements prolongés), en ce qui regardait la destruction du commerce

des esclaves sur le Nil, des barrières de terre, qui ferment aux caravanes les routes des pays à esclaves, et quelques troupes légères qui puissent se transporter partout où la chasse infâme est signalée. C'est la pensée de tous ceux qui connaissent notre question africaine ; c'est celle que le commandant Cameron m'exprimait encore, ce matin même, dans sa lettre.

Mais, je suppose que les gouvernements, qui ont souvent des vues ou des intérêts divers, ne puissent ou ne veuillent pas s'entendre. Alors, je le dis avec une égale netteté et une égale franchise, le même devoir passe des gouvernements aux peuples chrétiens. Ils peuvent le remplir ; on le voit bien par les Missions chrétiennes dont les gouvernements se désintéressent, et dont les peuples se sont chargés. L'Angleterre donne à tous, par la générosité de ses aumônes, l'exemple, sous ce rapport. La France, les autres contrées européennes font de même avec leurs missionnaires intrépides et leurs œuvres d'apostolat. Pourquoi ne le feraient-elles pas pour une œuvre qui s'ajoute si naturellement à celles de la prédication de la foi ? Pourquoi ne verrait-on pas surgir parmi elles des dévouements personnels, capables de suppléer à ce que les gouvernements ne pourraient faire ? Ils n'ont pas jusqu'ici envoyé un seul homme sur les hauts plateaux de l'Afrique. Pourquoi des associations privées, semblables à celles qu'a vues le moyen âge, ne les y enverraient-elles pas, afin d'apprendre aux noirs à se défendre contre leurs oppresseurs ?

Est-ce que Stanley ne nous a pas montré ce qu'un homme, un seul homme, aidé de quelques centaines de noirs, peut faire par son audace et sa persévérance ? Est-ce qu'Emin-Pacha n'a pas su constituer et diriger des forces qui ont maintenu l'ordre autour de lui ? Et si je voulais vous parler d'un dévouement plus modeste, je pourrais vous citer, sans qu'à coup sûr vous en soyez jaloux, un héros français, un ancien capitaine de zouaves pontificaux, qui, depuis près de neuf ans, affronte toutes les privations, toutes les fatigues, tous les dangers de l'équateur africain pour constituer une armée de noirs et protéger par son courage et son dévouement les tribus qui l'entourent. Il se nomme Joubert. D'autres pourront s'engager isolément, ou s'associer, comme on l'a fait, dans le passé, pour la même croisade.